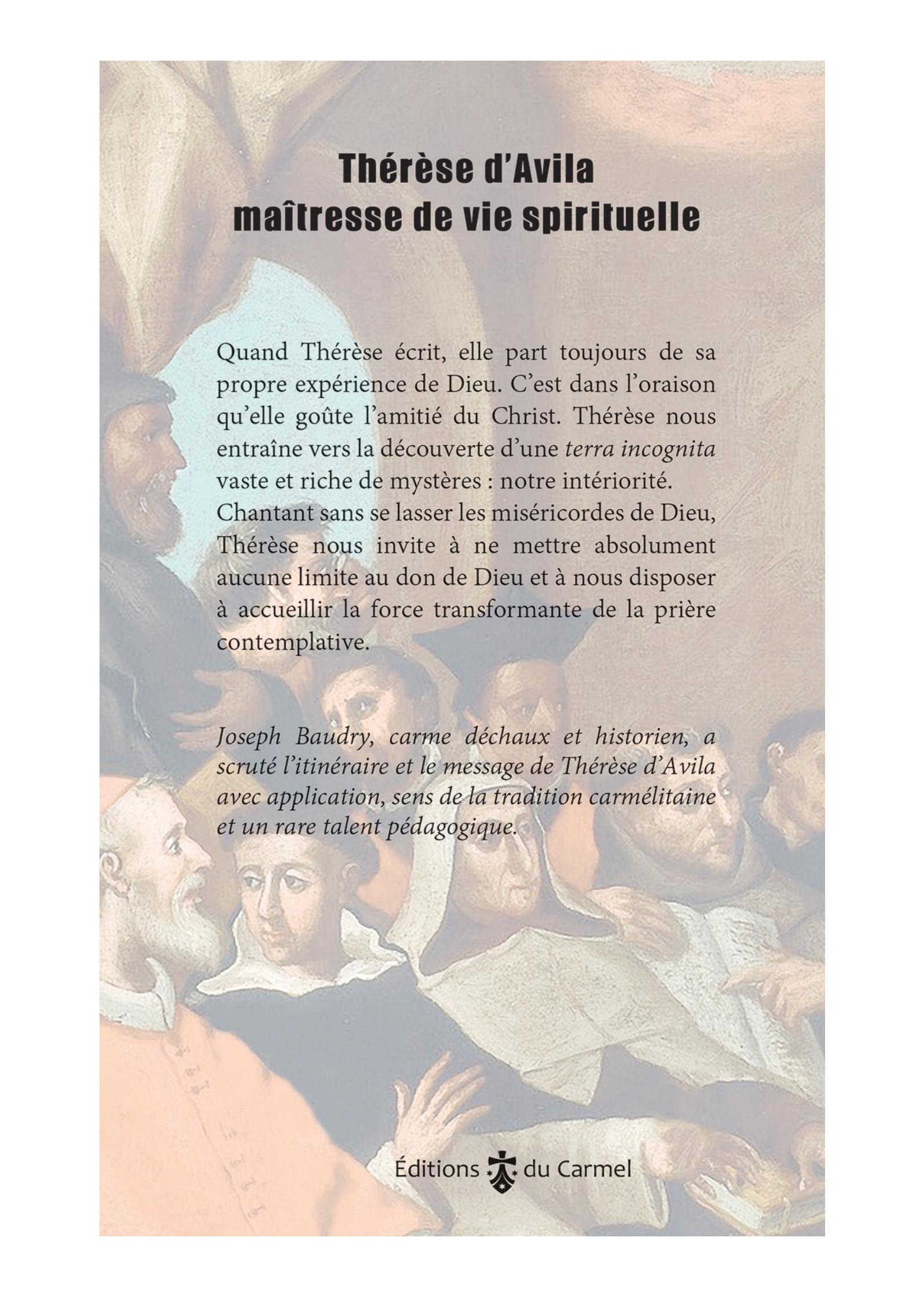


Joseph Baudry

THÉRÈSE D'AVILA

maîtresse de vie spirituelle





Thérèse d'Avila maîtresse de vie spirituelle

Quand Thérèse écrit, elle part toujours de sa propre expérience de Dieu. C'est dans l'oraison qu'elle goûte l'amitié du Christ. Thérèse nous entraîne vers la découverte d'une *terra incognita* vaste et riche de mystères : notre intériorité.

Chantant sans se lasser les miséricordes de Dieu, Thérèse nous invite à ne mettre absolument aucune limite au don de Dieu et à nous disposer à accueillir la force transformante de la prière contemplative.

Joseph Baudry, carme déchaux et historien, a scruté l'itinéraire et le message de Thérèse d'Avila avec application, sens de la tradition carmélitaine et un rare talent pédagogique.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

serons sauvés par le bras ecclésiastique, et non par le bras séculier. » (C 3,2)

Il n'est pas difficile de comprendre ce que signifie pour Thérèse, l'expression « bras ecclésiastique ». Elle désigne essentiellement les prêtres, les théologiens, les évêques, les pasteurs, les missionnaires. Thérèse exige de leur part deux qualités fondamentales : qu'ils soient parfaitement bien formés au point de vue théologique et qu'ils mènent une vie sainte, digne de leur vocation. « Lettrés » et « saints » : voilà comment elle se les représente. S'ils sont vraiment conformes à cet idéal, alors ils feront un bien immense : « Un seul homme parfait sera plus utile que beaucoup d'autres médiocres. » (C 3,5)

« J'éprouve en moi, dit-elle, un désir beaucoup plus ardent que de coutume que Dieu ait à son service des personnes absolument détachées et nullement arrêtées par quoi que ce soit d'ici-bas... Je voudrais le voir glorifié ainsi spécialement par les savants. Quand je considère les grandes nécessités de l'Église, il me semble que c'est une moquerie de s'affliger d'autre chose que de cela ; voilà pourquoi je ne cesse de recommander à Dieu les théologiens. Je vois qu'une seule personne absolument parfaite et embrasée d'un véritable amour de Dieu serait bien plus utile que beaucoup d'âmes vulgaires. »
(R 3,7)

De telles considérations, adaptées aux conditions d'aujourd'hui, ne demeurent-elles pas toujours d'actualité ? Plus que jamais, l'Église a besoin de prêtres qui soient d'authentiques serviteurs de Dieu, totalement fidèles à l'Évangile.

Jusqu'à présent, nous avons vu à l'œuvre des forces dont le déploiement dans le monde revêt un caractère de visibilité, d'efficacité immédiate, qu'il s'agisse de l'action politique au

sens le plus noble du mot ou de l'action apostolique directe. Thérèse est convaincue cependant qu'il manque encore une force absolument essentielle, celle de la prière et de l'intercession s'appuyant sur une vie sainte et totalement conforme à l'Évangile (V 31,8).

En effet, l'œuvre de la « conversion » des pécheurs est une œuvre divine. Dieu seul peut ressusciter les morts ; le Christ seul peut crier assez fort pour réveiller Lazare de son sommeil mortel (Cf. Excl 10,2). La prédication des prêtres et des théologiens n'a d'efficacité réelle que pour autant qu'elle est un écho fidèle du cri de Jésus interpellant Lazare. Voilà pourquoi, à côté des Pierre, des Paul et des Augustin, il faut des Marie-Madeleine dont la vie tout entière soit une intercession prolongée, persévérante et insistante. Thérèse, et ses carmélites, se rangent dans la lignée des sœurs de Marie-Madeleine, la pécheresse convertie : « En voici une à vos pieds, ô mon Dieu, et bien plus coupable encore. Daignez donc faire resplendir votre miséricorde. Malgré ma misère, je vous le demande pour les âmes qui ne veulent pas vous le demander. » (Excl 10,3)

Notre Sainte est persuadée au plus intime d'elle-même que la force de l'intercession, si cachée qu'elle soit, est absolument nécessaire au triomphe de Dieu dans le combat qui l'oppose au démon et dont l'enjeu est le salut des hommes : « Elle doit être bien puissante sur Dieu, l'oraison de ceux qui le servent, comme le font, j'en suis persuadée, les religieuses (de ce monastère de Saint-Joseph d'Avila). » (V 31,8) « C'est très souvent, continue Thérèse, que grâce à mes prières, Notre-Seigneur a tiré des âmes de l'état de péché mortel, qu'il en a amené d'autres à une haute perfection, qu'il en a délivré du purgatoire ou qu'il en a gratifié de faveurs signalées. » (V 39,5)

Le spectacle de renouveau spirituel que la Sainte peut admirer

dans ses monastères la transporte d'une telle allégresse et d'une telle confiance, qu'elle ne craint pas de parler de véritable printemps, de commencement merveilleux : « Ô grandeur de Dieu ! Bien souvent je suis dans le ravissement quand je considère et que je vois quel soin particulier sa Majesté a pris de m'aider pour la fondation de ce petit coin de Dieu... C'est une demeure où Sa Majesté prend ses complaisances. » (V 35,12)

Ne nous est-il pas donné, à nous aussi, de contempler avec émerveillement dans le désert de notre monde, le jaillissement de multiples sources fraîches ? Plaise à Dieu qu'elles se multiplient partout dans le monde !

1. Sur tous ces développements, voir PAD 2,8-10 ; F 29,27, à propos de la charité des habitants de Palencia : « En vérité, dit-elle, je me croyais transportée au temps de la primitive Église ».

2. Ainsi que le démontre le P. Gustave MARTELET dans son livre courageux *Deux mille ans d'Église en question, crise de la foi, crise du prêtre*, Paris 1984.

3. Thérèse fait allusion ici à une croyance populaire très ancienne, concernant la mort des rois : le jour où mourait le roi, des signes apparaissaient dans le ciel.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

De tous les sens spirituels, c'est très certainement sur celui-ci que Thérèse s'attarde le plus longuement. Pour nous dire tout d'abord que ce regard intérieur est à la portée de tout le monde (CE 42,3). Bien sûr, il ne s'agit pas de se méprendre sur la nature de ce regard : ce ne peut être qu'un regard de foi (V 9,6).

Afin d'aider ce regard de foi, Thérèse conseille de contempler au préalable une icône extérieure du visage du Christ et de la laisser s'imprimer dans le cœur comme une sorte d'icône intérieure. Mais ce sont là de simples moyens : le but consiste à contempler la Présence du Christ en nous. Il s'agit d'ailleurs beaucoup moins de regarder, que de nous laisser regarder, selon la magnifique expression de Thérèse : regarder qu'il nous regarde (V 13,21)¹⁶.

Le visage du Christ et son regard deviennent alors comme le soleil de justice qui nous imprègne de ses rayons jusque dans les profondeurs les plus obscures et les plus troubles de notre être, nous révélant en même temps la grandeur de notre misère et la puissance de la miséricorde divine. Le maître-mot de Thérèse, quand elle parle d'oraison est celui d'humilité. Or l'humilité, c'est la vérité que nous recevons du Soleil de Justice, source de toute vérité. « L'âme aperçoit non seulement les toiles d'araignées, les fautes graves, mais les moindres grains de poussière. De fait, une âme, même sérieusement appliquée à sa perfection, n'est pas plutôt investie de ce soleil divin, qu'elle se voit complètement trouble. » (V 20,28) Bien qu'il nous dévoile avec une vérité parfois très douloureuse l'immensité de notre misère, ce regard, loin de nous accabler et de nous plonger dans le désespoir, nous apporte la joie du pardon, de la paix et de la guérison.

« Je me suis plutôt lassée de l'offenser, nous confie Thérèse, que lui de me pardonner. Jamais il ne se fatigue de donner ; et

ses miséricordes sont inépuisables : de notre côté, ne nous lassons pas de recevoir. Et que toutes les créatures chantent ses louanges ! Amen. » (V 19,15)

4.2 Écouter

Il ne nous est plus possible aujourd'hui d'entendre les sons de la voix du Christ. Mais il nous reste sa Parole, à jamais. « Le ciel et la terre passeront ; mes paroles, elles, ne passeront pas. » (Mt 24,35)

« Pensez-vous qu'il se taise, demande la Sainte, bien que nous ne l'entendions pas ? Non, certes. Il parle au cœur quand nous le prions de tout notre cœur (CE 40,4)¹⁷. » Cette Parole, elle nous parvient à travers ces intermédiaires que sont les livres et en premier lieu le Livre par excellence dont tous les autres ne sont que commentaires ou méditations ; elle nous vient également par la prédication de l'Église (*fides ex auditu*), par la célébration de sa liturgie, par les événements de la vie, par la parole de nos frères qui, très souvent, nous apporte la parole même de Dieu.

La première condition requise de nous est que nous nous ouvrons à cette parole, que nous refusions d'être sourds. Ce qui suppose que nous acceptions au préalable de faire en nous le silence de nos passions et de nos préoccupations égoïstes. Sinon la parole si subtile du maître ne pourra jamais parvenir jusqu'à nos oreilles. Or « le maître est là et il t'appelle » (Jn 11,28).

Dès que quelqu'un se décide pour de bon à entreprendre la longue marche du chemin de l'oraison, quelles que soient ses imperfections et ses misères, il ne peut pas ne pas entendre cette voix. Les personnes qui habitent les secondes demeures entendent les appels que le Seigneur leur adresse, dit Thérèse.

« Comme elles approchent davantage de l'appartement qu'il habite, elles se ressentent d'avoir un si bon voisin. Sa

miséricorde et sa générosité sont si grandes ! » Cette parole est une interpellation, une question qui nous est posée et qui pénètre en nous comme un glaive tranchant : “M’aimes-tu ?” (Jn 21,17). « Notre bon Maître attache, malgré tout, un tel prix à notre amour et aux efforts que nous faisons pour jouir de sa compagnie, que de temps en temps il daigne nous appeler et nous invite à nous approcher de lui. Sa voix est si douce que la pauvre âme se désole de ne pas faire sur le champ ce qui est commandé. » (2D 2)

4.3 Parler

Le Seigneur désire intensément que nous lui parlions, que nous répondions à ses appels. Ce langage, c’est celui de la prière, celui que seul le Saint-Esprit, Maître de prière, nous a enseigné en nous apprenant le Notre Père. Ce langage, il nous faut l’apprendre ou le réapprendre, car le fait d’être sourd aux appels du Christ entraîne inmanquablement une autre infirmité, celle du mutisme. Ceux qui ne prient pas ressemblent à des sourds-muets (cf. 2D 2). Comme des enfants, il nous faut apprendre à épeler ce langage du Notre Père, où se trouve contenu tout ce que nous avons à dire à Dieu.

« Lui-même vous soufflera les paroles, tout comme vous parlez ici-bas avec d’autres personnes. Pourquoi les mots vous manqueraient-ils pour parler avec Dieu ? N’allez pas le croire... » (CE 43,2)

Que dire au Christ ? Surtout pas des discours ou des « compliments » (CE 55,1) qui ne nous engagent à rien. La prière, toute vraie prière, doit être un cri du cœur, jaillissant du plus intime de notre vie, elle doit être l’expression absolument sincère de nos joies, de nos souffrances, de nos soucis et de nos espoirs. Plus la prière s’approfondit et plus elle devient simple

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

personnes qui n'ont jamais pu vivre ensemble matériellement, sont présentes d'une manière spirituelle, avec de nombreuses relations conscientes³. » Nous touchons là au cœur et à l'âme de la communion amicale. « La présence est un courant intérieur qui ne se laisse pas enfermer dans un lieu, et qui fait un bond au-dessus du temps... Une personne est présente à une autre quand se crée un lien d'intimité réelle entre leurs consciences⁴. »

Et c'est ici qu'intervient la fonction essentielle du souvenir. Le souvenir correspond au régime de la « présence dans l'absence », de la présence spirituelle dans l'absence matérielle. Son rôle consiste à combler le vide qu'a créé l'éloignement physique de l'ami. Il introduit une continuité dans le tissu de la relation amicale, interrompue par la séparation matérielle. Sa fonction revêt une triple dimension. Tout d'abord il permet de rendre présente à la conscience de l'amant la personne de l'aimé. Il franchit allègrement les distances et les temps. Thérèse applique cette loi non seulement aux êtres chers qui se sont éloignés de nous et qui sont toujours vivants, mais à ceux qui sont morts et qui maintenant contemplant la face de Dieu : « Parfois ceux qui me tiennent compagnie et avec qui je me console sont ceux que je sais vivant dans ce séjour. Il me semble que ceux-là sont véritablement vivants. » (V 38,6)

La deuxième fonction du souvenir est d'aviver le désir des nouvelles rencontres face à face. Il est alimenté par l'avenir autant que par le passé. Car il creuse une souffrance dans le cœur de l'amant. La correspondance de Thérèse est remplie de plaintes de ce genre. Cueillons au passage celle-ci qui se réfère à Jean de la Croix. Il vient de quitter Thérèse pour aller rejoindre Anne de Jésus au carmel de Beas. Écrivant à cette dernière, la Sainte se laisse aller à cette confidence : « Vous ne sauriez

croire en quelle solitude il m'a laissée... Je vous le certifie, je voudrais tant avoir ici mon Père frère Jean de la Croix, il est vraiment le père de mon âme, et l'un de ceux dont l'entretien me fut le plus profitable. » (L 277 décembre 1578)

Enfin le souvenir permet de purifier ce que l'amour de l'autre pouvait avoir de possessif et d'égoïste. Il rend l'amour plus désintéressé, car la recherche de la compagnie de l'être aimé peut camoufler une certaine forme de jouissance : il faut que l'autre soit libre, il faut qu'il puisse poursuivre son chemin, faire face aux obligations qui sont les siennes. Cela suppose de la part de l'amant un désintéressement absolu : « Ceux qui aiment de cette façon connaissent l'amour véritable ils sont toujours beaucoup plus portés à donner qu'à recevoir » (C 6,7). Avec la simplicité charmante qui la caractérise, Thérèse nous fait part de cette confiance : « J'ai été bien misérable, je le reconnais... Mais, quand je l'aurais pu, je n'aurais jamais forcé quelqu'un à m'aimer. » (V 5,5) La séparation physique de l'être aimé permet de conjurer le risque de vouloir capter indûment son affection. L'amour doit être libre de part et d'autre, sinon il n'existe pas. Tel est donc le triple rôle du souvenir.

Mais une deuxième question se pose : sous quelles formes peut-il se réaliser ? Est-il capable de combler totalement le vide que crée la séparation physique ? Autrement dit, dans quelle mesure peut-on être toujours présent à l'ami ? La première forme que revêt le souvenir est celle de *la pensée affectueuse* tournée le plus souvent possible vers l'absent. Thérèse a connu cette expérience, de multiples manières. Elle va même jusqu'à s'en confesser comme d'une « fâcheuse disposition » : « Venais-je à m'apercevoir qu'une personne m'était affectionnée, si par ailleurs elle me plaisait, je m'attachais tellement à elle, que ma *mémoire* en demeurait remplie... Je prenais plaisir à la voir, à

penser à elle, à me souvenir des bonnes qualités dont je la voyais douée. » (V 37,4) La Sainte exprime cette attitude du cœur aimant par un verbe qui lui est très familier, le verbe « occuper ». Plus on aime quelqu'un et plus son souvenir occupe notre pensée, au point qu'il peut devenir presque continuel. Mais il ne peut l'être de manière absolue, car il faut bien vivre, s'occuper de ses propres affaires, et Dieu sait si elles sont absorbantes dans la vie de cette fondatrice tellement accablée de soucis et d'activités de toutes sortes qu'elle se voyait parfois contrainte de se coucher à deux heures du matin pour pouvoir répondre à son volumineux courrier !

La deuxième manière de se souvenir de l'ami absent nous introduit au cœur même de la relation amicale, dans ce qui en constitue l'essence. C'est ce que Thérèse appelle la « *conformité de volonté* » entre les deux amis. Le correspondant le plus juste du mot volonté au sens thérésien serait ce que nous désignons aujourd'hui par l'expression projet de vie, à savoir la direction que j'entends donner à ma vie tout entière, ce que je veux faire de moi, ce que je veux être. Lorsque l'amour atteint un tel degré de profondeur et d'intensité, je remets entièrement ma volonté entre les mains de mon ami ; et il agit de la sorte à mon égard.

« Il n'y a plus alors, dit Thérèse, qu'une seule et même volonté, manifestée non par des paroles ou des désirs seulement, mais par des œuvres. » (PAD 3,1)

Ainsi en va-t-il de l'épouse énamourée : « *Dès qu'elle comprend qu'elle sert mieux son époux en quelque chose, elle éprouve un tel amour pour lui, elle brûle d'un si grand désir de le contenter, qu'elle n'écoute point les raisons que l'entendement lui fournit pour l'en détourner ni les craintes qu'il lui suggère ; elle laisse seulement agir la foi sans considérer ni son intérêt ni son repos ; car elle a enfin fini de*

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

autres actes qui se présentent » (V 7,12). Le « soupir qui jaillit du fond du cœur », les « mille actes qui se présentent » à l'âme selon les circonstances de la vie quotidienne, les « petites brindilles que l'on jette sur l'étincelle de l'amour » (V 15,6-7), telles sont les expressions typiquement thérésiennes de ce que nous appelons « l'oraison jaculatoire⁷ ». Rien de systématique, rien de compassé ! Le plus pur jaillissement de la vie d'un cœur aimant. Les formules ne sont pas méprisées, bien au contraire : nous connaissons la « dévotion » de Thérèse pour tel ou tel verset de psaume, pour le *Pater*, l'*Ave*, le *Magnificat*, le *Credo*, le *Gloria*... qu'elle récitait sans se lasser. Mais tout cela était mis au service de l'amour.

2.3.5 Le don de la prière continuelle

Ce qui fait la différence entre le mystique et celui qui ne l'est pas, c'est que, chez le premier, la prière n'est plus une affaire d'effort humain, elle devient un don de Dieu qui s'impose en quelque sorte à l'esprit et au cœur. Presque dès le début de sa vie mystique, Thérèse a reçu ce don de la prière continuelle. Nous avons sur ce sujet le précieux témoignage du P. Ibañez qui fut son confesseur au moment de la fondation de Saint-Joseph d'Avila. Thérèse se trouvait alors dans l'état d'oraison qu'elle décrira plus tard sous le nom de « sixièmes demeures ». Voici ce que nous raconte le Père Ibañez :

« Je la priai un jour de me dire comment elle passait son temps, car je m'imaginai qu'elle consacrait quelques heures à l'oraison, et que le reste du temps elle s'occupait des autres exercices de la communauté. Elle me répondit que je touchais un point délicat et que je lui donnais une vraie peine de conscience ». (Thérèse semble peinée que la question puisse se poser, tant la réponse lui semble aller de soi). « Il était impossible, me dit-elle, d'imaginer qu'une personne fut plus

énomourée d'une autre qu'elle ne l'était elle-même de Notre-Seigneur ; elle ne pouvait souffrir de se trouver éloignée, ne fût-ce qu'un seul instant, de l'objet de son amour ; elle trouvait en lui sa consolation, ne cessant de lui parler ou de parler de lui⁸. »

Parvenue au sommet de l'union mystique, Thérèse pourra écrire, en relatant évidemment sa propre expérience :

« Elle vit presque constamment avec Notre-Seigneur Jésus-Christ selon un mode admirable d'après lequel sa Divinité et son Humanité tout ensemble lui tiennent toujours compagnie. » (6D 7,9) Il en va de même des deux autres Personnes de la Trinité (7D 1,6-9).

Comment faut-il interpréter ce « toujours » ? Le texte que nous venons de citer nous donne la réponse, puisqu'il introduit un « presque » qui vient nuancer le « toujours ». Dans un autre texte, Thérèse nous expose clairement sa pensée sur ce sujet ; il s'agit de la « présence continuelle » des Trois Personnes de la Trinité :

« Remarquons-le pourtant, cette présence habituelle des trois divines Personnes n'est pas toujours aussi parfaite, ni, disons-le, aussi claire que la première fois, et les quelques autres circonstances où Dieu daigne accorder à l'âme cette faveur ; car s'il en était ainsi, il serait impossible de s'occuper d'autre chose, et même de vivre au milieu du monde. » (Ibid.)

Tout est dit en ces quelques mots. La « présence absolument continuelle à Dieu par la pensée » ne peut être réalisée sur cette terre ; elle ne le sera que dans la vision béatifique.

2.3.6 La conformité à la volonté de Dieu, unique moyen de présence absolument continuelle

C'est ce que nous avons appelé le souvenir de Dieu implicite

ou virtuel. S'il est impossible ici-bas d'être uni à Dieu consciemment et actuellement de façon absolument continuelle, il est possible par contre que la vie tout entière devienne une réponse à la volonté de Dieu, sur nous. Et c'est cela la sainteté. Ce qui peut interrompre alors la continuité de l'union à Dieu, ce n'est pas le fait de ne plus penser explicitement à lui, c'est le péché, c'est-à-dire le refus de se conformer à sa volonté. Quand une vie est devenue exempte de tout péché, la communion totale et continuelle avec Dieu est pleinement réalisée.

« La souveraine perfection ne consiste évidemment pas dans les joies intérieures, ni dans les grandes extases, ni dans les visions, ni dans l'esprit de prophétie. Elle consiste à rendre notre volonté tellement conforme à celle de Dieu que nous embrassions de tout notre cœur ce que nous croyons qu'il veut, et que nous acceptions avec la même allégresse ce qui est amer et ce qui est doux, dès que nous comprenons que Sa Majesté le veut. » (V 37,8)

Tout devient occasion d'union à Dieu, y compris le manger et le dormir : « D'autres fois, j'éprouve une peine très vive d'être obligée de manger et de dormir, spécialement quand je vois que je ne puis moins que personne m'en dispenser. *Je le fais pour obéir à Dieu, et je lui offre mon sacrifice.* » (R 1,7), La vie elle-même est offerte tout entière à Dieu comme expression de l'obéissance amoureuse à sa volonté, alors que l'on préférerait mourir pour jouir à jamais de sa présence :

« Eh quoi ! ô mon Dieu, n'est-ce pas assez que vous me reteniez dans cette misérable vie ! que, par amour pour vous, j'accepte cette épreuve, et que je consente à demeurer dans cet exil où tout contribue à m'empêcher de jouir de vous, où il faut m'occuper du manger, du dormir, des affaires, des rapports avec une foule de personnes ? Cependant je me résigne à tout

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

(V 22,7).

Mais l'on peut aussi trouver dans ses écrits, quoiqu'à l'état implicite, toute une argumentation d'ordre proprement⁵. Ce qui est en cause dans le débat qui l'oppose à ces auteurs spirituels, ce n'est pas la médiation ontologique du Christ, rejetée par les *alumbrados*, mais les conséquences qui en résultent au plan psychologique. Expliquons-nous un peu plus. Lorsqu'on parle de médiation ontologique, on veut dire que le chrétien, qu'il en ait actuellement conscience ou non, n'est relié à Dieu que par le Christ. La médiation psychologique signifie que le Christ est également le moyen unique par lequel notre conscience peut connaître Dieu et l'expérimenter dans la foi.

Thérèse commence par réfuter l'objection de ses contradicteurs qui disent que l'aspect corporel de l'Humanité du Christ deviendrait un obstacle à la contemplation. Toute la discussion repose sur la conception que l'on se fait de part et d'autre du spirituel : trop teintée de platonisme dans le cas des auteurs franciscains, nettement paulinienne chez Thérèse. Pour elle en effet, le corps du Christ ressuscité, objet de la méditation, est pleinement spirituel au sens de l'épître aux Corinthiens (1Co 15,44), tout en restant véritablement un corps. Arraché au monde visible qui passe, il fait partie de plein droit du monde divin qui ne passe pas. Certes, elle ne s'exprime pas d'une façon aussi technique, mais c'est très certainement le sens de sa pensée lorsqu'elle écrit : « Assimiler le corps divin du Christ à nos misères ou à une créature quelconque, je ne puis le souffrir » (V 22,1). Voilà pourquoi on ne saurait prétendre que la méditation du Christ peut faire obstacle à la contemplation.

Non seulement elle n'est pas un obstacle, mais elle est l'unique moyen par lequel nous puissions accéder à la connaissance et à l'expérience du « divin-spirituel ». Cela est

évident lorsqu'il s'agit de l'oraison active, à quelque degré de sainteté ou de contemplation auquel on soit habituellement élevé. Du fait de notre nature d'esprits incarnés, nous ne pouvons avoir accès au divin que par la médiation des réalités sensibles et corporelles. Or, tout spirituel qu'il soit dans le sens que nous venons de définir, le corps du Christ ressuscité n'en reste pas moins un corps. Comme il est uni à la divinité du Verbe, il est l'unique moyen et le moyen le plus parfait qui nous fasse accéder à la connaissance de Dieu. Jésus-Christ, c'est Dieu lui-même « s'humiliant⁶ » par amour pour nous jusqu'à se mettre à la portée, non seulement de notre nature, mais de notre conscience. C'est Dieu lui-même « supportant la présence de celui qui, dans l'oraison mentale, se fatigue en sa compagnie ». Et Thérèse de s'émerveiller : « Quel ami généreux vous êtes pour lui, ô mon Dieu » (V 8,6). Vouloir connaître Dieu par un autre moyen que celui qu'il nous donne en Jésus serait lui faire injure.

Mais il y a plus. Dans l'acte même de la contemplation passive, la personne de Jésus ne cesse jamais d'être présente à la conscience, bien que sous une autre forme. Cette présence n'est plus le fait de nos représentations actives : en ce sens, dit Thérèse, « nous semblons perdre sa présence » ; mais cette perte est qualifiée de « bienheureuse », car elle fait place à une autre forme de présence, infiniment plus précieuse puisque Dieu lui-même l'impose à la conscience, soit en imprimant dans les facultés humaines l'image du Seigneur ressuscité, soit en suspendant ces mêmes facultés. Dans ce dernier cas, l'âme « s'emploie tout entière à aimer Celui que l'entendement s'est appliqué à connaître, et qu'il n'a pas compris » (V 22,9). Même dans les VII^{es} Demeures, elle « vit presque constamment avec Notre-Seigneur » selon un mode proprement mystique (6D 7,9).

Conclusion

Le chrétien peut-il faire usage dans sa prière des techniques de méditation que lui offre l'Orient non chrétien ? Une réponse qui se veut fidèle à la doctrine thérésienne précédemment exposée, doit opérer un discernement, c'est-à-dire faire des distinctions.

Si l'on n'utilise ces techniques orientales que comme un moyen particulièrement efficace et adapté aux besoins de l'homme contemporain pour l'aider à se recueillir dans un monde qui le disperse et risque même de le désagréger, alors il n'y a aucun problème. Non seulement Thérèse n'y verrait aucun inconvénient, mais elle se réjouirait de ce que tant de chrétiens généreux retrouvent ainsi les chemins de l'intériorité.

Si par contre l'on se sert de ces mêmes techniques dans le but de parvenir plus aisément à la contemplation proprement dite, la réponse devient à la fois nette et nuancée. Thérèse serait d'accord pour que l'on s'applique progressivement « sans violence et sans bruit à empêcher les discours de l'entendement », mais elle refuserait qu'on le « suspende » complètement tant que Dieu ne s'en charge pas lui-même (4D 3,7).

Que penser de cette position ? À notre avis, deux excès opposés doivent être ici évités.

D'abord l'absolutiser à tel point qu'on la considère normative pour tous et en tous ses aspects. D'une part, la Sainte elle-même prend la précaution de dire que « Dieu conduit les âmes par des voies différentes et des moyens très divers » (V 22,2) ; elle est consciente du fait que sa réflexion s'enracine dans son expérience personnelle⁷ et elle se défend de généraliser son propre cas⁸. Ne soyons donc pas plus thérésiens que Thérèse elle-même et souvenons-nous avec elle qu'il y a de nombreuses demeures dans le « Château intérieur » de la prière. Il est vrai d'autre part que des spirituels chrétiens tout aussi orthodoxes

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

thérésienne s'étend en fait à toute l'Écriture. Étant peu habitués à l'exercice de l'amour, nous sommes incapables de comprendre les profonds mystères renfermés dans les saintes lettres. Car celles-ci ne sont rien d'autre en définitive que le « langage de l'Esprit Saint¹⁹ ». Toute la question qui se pose au lecteur est donc de savoir ce qu'a voulu dire l'Esprit Saint. Tel est le sens véritable de l'Écriture que l'on ne peut donc atteindre qu'avec une illumination intérieure venant de l'Esprit²⁰. Ces deux citations nous montrent que, pour Thérèse, le véritable auteur de l'Écriture, c'est l'Esprit Saint.

2.1.2 Le Saint-Esprit et l'Église

Consciente cependant du danger d'illuminisme et de subjectivisme qui guette ce type d'interprétation spirituelle de l'Écriture, la Sainte sait qu'elle a un moyen pour s'assurer de la conformité de sa méditation du texte sacré avec le sens authentique voulu par l'Esprit Saint, et ce moyen sûr c'est la foi de l'Église²¹ telle qu'elle s'exprime par la voix de ses représentants qualifiés. De même que l'Église ne peut s'opposer à l'Écriture, de même le spirituel ne peut-il aller contre l'enseignement de l'Église²². Car c'est le seul et même Esprit qui parle dans l'Écriture, qui assiste les successeurs des Apôtres dans leur ministère d'interprétation authentique²³, et qui inspire la méditation de l'homme spirituel. Là encore, Thérèse a une vision très concrète des choses. Cet enseignement de l'Église qui émane du pape de Rome, du Concile, des évêques, des messieurs de l'Inquisition, parvient en définitive jusqu'à elle par le canal de ces divers ministres que le Saint-Esprit a placés près d'elle pour l'empêcher d'errer aussi bien dans sa vie spirituelle personnelle que dans ses entreprises charismatiques.

Ce sont en premier lieu les supérieurs religieux auxquels est

due une obéissance toute spéciale²⁴ et qui, éclairés par l'Esprit Saint²⁵, ont pour mission de guider Thérèse dans sa vie de religieuse et, plus encore, dans ses initiatives de fondatrice. Ce sont ensuite les théologiens en qui elle voit non seulement des hommes savants qui ont étudié les lettres (*letrados*), mais surtout des représentants qualifiés de la foi ecclésiale qui ont pour tâche de « soutenir la vérité par leur science » (PAD 1,2). Voilà pourquoi le spirituel doit recourir à eux pour qu'ils lui expliquent (*declarar*) « ce que le Saint-Esprit veut dire » (PAD 1,8) dans l'Écriture et pour qu'ils vérifient l'authenticité de sa méditation du texte sacré. Ce sont enfin les confesseurs et maîtres spirituels qui reçoivent de l'Esprit Saint « la lumière nécessaire pour diriger » Thérèse (R 40,7). Aussi quelle n'est pas sa joie lorsqu'elle constate, comme c'est le cas pour son premier confesseur Jésuite, le P. Cetina, que le Saint-Esprit lui-même dicte les paroles du prêtre auquel elle confie son âme²⁶.

2.2 Aspect subjectif

Si l'Esprit Saint parle « par en haut » par la voix de l'Écriture, source et norme de toute vérité, et de l'Église hiérarchique, chargée du « discernement des esprits » (*probar el espíritu*)²⁷, il va sans dire qu'il agit aussi « par en bas » dans le cœur de tous ceux, théologiens ou non²⁸, qui acceptent de se laisser guider par lui.

Thérèse ne ménage ni son admiration, ni sa reconnaissance, ni son obéissance, ni même son envie à l'égard des différents ministères hiérarchiques. Elle sait pourtant – et le climat religieux et culturel dans lequel elle vit est bien fait pour le lui rappeler – qu'étant femme elle ne peut y avoir accès, parce qu'ils sont exclusivement réservés aux « fils d'Adam²⁹ ». Tout simplement, sa vocation est autre : elle se range non dans le camp des *letrados* ou des *predicadores*, mais dans celui des

espirituales. Elle n'a donc pas besoin de la science des théologiens pour accueillir l'intelligence profonde du texte sacré, si le Saint-Esprit veut bien la lui donner³⁰. Elle ne manque pas une occasion de défendre l'autorité des hommes d'Église contre la tentation illuministe qui guette les spirituels, mais il lui est également intolérable de voir certains théologiens s'en prendre par leurs suspicions ou leurs attaques aux merveilles réalisées dans le cœur des vrais mystiques par la toute-puissance miséricordieuse de l'Esprit³¹.

La théologie la plus classique distingue deux types de grâces. Il y a d'abord celle qui est directement ordonnée à la sanctification personnelle de celui qui la reçoit (*gratia gratum faciens*) ; il y a ensuite celle qui est conférée à quelqu'un en vue d'un service particulier à rendre à la communauté ecclésiale (*gratia gratis data*) : c'est la définition même du charisme proprement dit. Bien que ce dernier mot soit utilisé aujourd'hui dans un sens beaucoup plus large, il semble toutefois que la terminologie traditionnelle a l'avantage d'une plus grande précision³². Même si elle ne la formule pas d'une manière aussi élaborée, Thérèse a néanmoins pris conscience de la justesse de cette distinction ; elle s'est vue comblée par Dieu de ces deux sortes de grâces ; mais ce qui est remarquable chez elle, c'est que sa vie charismatique découle comme de sa source de sa vie spirituelle personnelle.

2.2.1 La sanctification personnelle

L'action du Saint-Esprit dans le cœur de l'homme produit essentiellement en lui la charité qui n'est autre, selon le mot de saint Paul, que « le lien de la perfection » (Col 3,14). Bien que toute vie spirituelle s'accompagne toujours d'une certaine expérience, on ne parle pourtant de vie « mystique » que lorsque, sous une action spéciale de Dieu, cette expérience revêt

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

réforme au monastère de l'Incarnation seront bientôt couronnés de succès.

44. R 34 : « Si Notre-Seigneur ne m'avait accordé tant de grâces, je n'aurais jamais eu, je crois, assez de courage pour entreprendre les œuvres qui se sont accomplies et les critiques qui ont plu sur moi... J'ai eu la certitude que Dieu lui-même agissait en moi ; voilà pourquoi j'ai entrepris des œuvres difficiles. »

45. VFB 2,12 : « Il y a peu d'âmes qui arrivent à un degré si éminent. Il y en a cependant quelques-unes qui y sont parvenues ; ce sont surtout celles de ces personnages dont la vertu et l'esprit devaient se transmettre dans la succession de leurs disciples. Dieu, en donnant à ces chefs de famille les prémices de son esprit, leur a conféré des trésors et des grandeurs en rapport avec la succession plus ou moins grande d'enfants qui devaient embrasser leur règle et leur esprit ».

46. Ainsi qu'on le voit, il s'agit ici d'un magistère de type charismatique, différent du magistère ministériel des hommes d'Église.

47. Par exemple dans la *Vie* (V 12,4) : « J'étais incapable d'élever mon esprit jusqu'aux choses du ciel. »

48. Une phrase du P. Tomás résume tout ce que l'on peut dire sur ce sujet : « En sainte Thérèse s'est produit l'un des conflits les plus typiques entre charisme et magistère qui ait jamais été enregistré par l'histoire de l'Église ». (« *Santa Teresa, hija de la Iglesia* » art. cit., p. 335).

Oraison et participation à l'Eucharistie selon sainte Thérèse de Jésus

Sainte Thérèse peut-elle nous aider aujourd'hui à participer de façon consciente, active et fructueuse à la célébration eucharistique ainsi que le demande le Concile Vatican II¹ ?

À première vue, il semblerait que non. L'enseignement de la Sainte ne porte-t-il pas, en effet, sur l'oraison, qui est un mode de prière personnel et silencieux, alors que la prière eucharistique est communautaire, ecclésiale et sacramentelle ? De plus, l'époque de sainte Thérèse, comparée à la nôtre, semble bien moins favorable à la participation active des fidèles. Dans de telles conditions, que pouvons-nous attendre d'utile et de profitable de l'enseignement thérésien, si marqué par son temps ?

Il est tout à fait exact de dire que cet enseignement porte essentiellement sur l'oraison et que la réforme liturgique opérée par Vatican II offre aux fidèles des possibilités beaucoup plus grandes que la réforme tridentine. Mais il faut bien comprendre en quoi doit consister cette participation. Le Concile Vatican II ne cesse de répéter que, pour être vivante et fructueuse, elle doit être en même temps extérieure et intérieure, laissant nettement entendre, par exemple au n° 11 de la *Constitution sur la Liturgie* que la participation intérieure est le but même de la participation extérieure. Le Synode de 1985, renvoyant explicitement à ce même numéro, le dit très clairement :

« *La participation active des fidèles (en si heureuse augmentation depuis le Concile) consiste non seulement dans une activité extérieure, mais bien plus dans la participation*

intérieure et spirituelle, participation vivante et fructueuse, au mystère pascal de Jésus-Christ². »

Or ce que sainte Thérèse appelle *oraison* n'est pas autre chose, en définitive, que la *participation intérieure* dont fait état le Concile Vatican II. Ou plus exactement elle en est la condition et la préparation la plus efficace. En effet, le *nous* de la prière eucharistique présuppose, rassemble et modèle tous les *je* de la prière personnelle et de l'*oraison*. Le mérite singulier de sainte Thérèse est de l'avoir parfaitement compris et enseigné à son époque. Certes, elle n'aborde pas la prière liturgique, en tant que telle, comme nous le faisons aujourd'hui. Mais ce qu'elle dit de la prière vocale, notamment à propos du *Notre Père* dans le *Chemin de la Perfection* convient parfaitement à la prière liturgique.

1. Le *Notre Père*, au cœur de la célébration eucharistique

Nulle part dans les écrits de Thérèse, nous ne trouvons de catéchèses mystagogiques, c'est-à-dire de développements explicatifs introduisant, comme aux débuts de l'Église, dans la liturgie eucharistique. Et cependant est-il interdit de penser que l'enseignement de Thérèse sur le *Pater* nous en offre un équivalent ?

1.1 Le *Notre Père*, prière liturgique et eucharistique par excellence

L'on dira peut-être qu'en parlant du *Notre Père*, Sainte Thérèse ne pense pas d'abord à sa récitation au cours de la célébration eucharistique, mais à celle d'une prière privée, le *Rosaire*. C'est vrai. Mais cela ne change rien à la question. Car le *Pater* est la prière liturgique et eucharistique par excellence.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

rentre au-dedans d'elle-même avec son Dieu. » (C 28,4)

Il s'agit pour cela de fermer les yeux au monde extérieur pour les ouvrir au monde intérieur. Alors, l'âme peut écouter le Christ qui lui parle à travers les pages de l'Évangile. « Pour moi, dit Thérèse, j'ai toujours beaucoup aimé les paroles de l'Évangile qui m'ont toujours plus recueillie que les livres les mieux faits. » (C 21,4) Et par-dessus tout, elle peut être attentive à la prière que le Christ lui enseigne, le *Notre Père* : « Méditez les paroles que prononce cette bouche divine. Dès la première, vous comprendrez l'amour qu'il vous porte. » (C 26,10)

Mais le Seigneur nous aime tellement qu'il nous invite à lui parler à notre tour, à nous adresser à lui :

« Vous savez bien vous exprimer quand vous parlez aux créatures, pourquoi ne trouveriez-vous pas des paroles lorsqu'il s'agit de vous entretenir avec Dieu ? Ne vous imaginez pas que cela soit au-dessus de vos forces ; pour moi, je n'en crois rien, mais il vous faut vous y exercer. » (C 29,9)

Lorsqu'on est un peu entraîné à cet exercice, l'oraison prend de plus en plus de place dans la vie. Elle nous accompagne même au milieu des activités extérieures :

« Au milieu de nos occupations, nous devons nous retirer au-dedans de nous-mêmes, ne serait-ce qu'un instant, en nous rappelant seulement Celui qui nous tient compagnie. » (C 29,5)

Au terme du chemin, l'oraison est devenue pour ainsi dire continuelle, car « *le véritable amant aime partout son Bien-Aimé et ne perd jamais son souvenir. Ce serait bien malheureux, si nous ne pouvions faire oraison que dans les recoins de la solitude.* » (F 5,16)

Il est clair que celui qui est parvenu à un tel degré d'oraison se trouve particulièrement bien préparé pour participer de manière active et fructueuse à l'Eucharistie. Mais il faut dire aussi que

cette participation constitue, pour lui, le sommet de sa vie d'oraison.

2.2.2 Foi en la présence réelle du Christ dans l'Eucharistie

Le Christ, avons-nous dit, nous est toujours présent. Mais au cours de la célébration eucharistique, cette présence acquiert pour ainsi dire une densité encore plus grande par le fait qu'il vient à nous « en personne » comme le dit Thérèse. Que signifie cette expression ? N'est-il pas déjà présent en personne à l'intérieur de notre cœur, en compagnie de son Père et de l'Esprit Saint ? Certes, oui. Mais sa présence dans l'Eucharistie se fait encore plus *parlante* si l'on peut dire pour notre Sainte.

Thérèse à ce sujet, raisonne à l'inverse des *alumbrados*. Pour Francisco Ortiz, l'un de leurs proches, « le Christ est plus parfaitement présent dans l'âme des justes que dans le Saint Sacrement de l'autel ». Pour la sensibilité thérésienne au contraire, la donnée de base irrécusable, celle qui lui est familière depuis sa plus tendre enfance, est la présence réelle du Christ dans l'Eucharistie. Lorsqu'elle était jeune religieuse, elle ne pouvait se recueillir sans l'aide d'un livre ; mais quand elle venait de communier, elle n'avait plus besoin de cette aide extérieure (V 4,9). Elle dit en parlant d'elle-même à la troisième personne :

« *Cette personne, sans être très parfaite, mais tout comme si elle avait réellement vu, avec les yeux du corps, Notre-Seigneur entrer dans l'hôtellerie de son âme au moment de la communion, s'appliquait alors à raviver sa foi, croyant véritablement que Notre Seigneur entrait dans sa pauvre demeure.* » (C 34,7)

C'est beaucoup plus tardivement qu'elle prit conscience de la présence habituelle du Christ dans son âme. Et pour nous faire

saisir la réalité de cette présence, elle ne trouve rien de mieux que de la comparer à celle du Christ dans l'Eucharistie :

« Vous voulez, Seigneur, demeurer avec nous comme vous demeurez au Sacrement de l'autel ; je puis le croire en toute vérité, puisque c'est un point de notre foi, et c'est à bon droit que je puis me servir de cette comparaison. » (V 14,10)

Autrement dit, le Christ est aussi réellement présent dans notre âme que dans l'Eucharistie.

La différence entre ces deux modes de présence, elle ne pourra se la formuler que beaucoup plus tard, probablement sous l'influence de ses amis théologiens : « D'une manière habituelle, le Christ n'habite en notre âme que selon sa divinité ; ce n'est qu'au moment de la communion qu'il vient à nous dans son humanité¹⁷. » On comprend qu'avec une pareille théologie, la présence eucharistique du Christ lui soit encore plus *parlante* que l'inhabitation de la Sainte Trinité dans l'âme dont elle fait pourtant un très grand cas. Autrement dit, la rencontre du Christ dans son Eucharistie est pour elle, la rencontre par excellence.

Lorsque l'on fait oraison en dehors de la communion, il peut être extrêmement profitable de regarder une image du Christ, car alors il est comme absent dans le mystère de son humanité ; mais lorsqu'il vient à nous en personne, « ce serait une folie de laisser le Christ pour contempler cette image. Car n'en serait-ce pas une, si, ayant le portrait d'une personne que nous aimons et recevant la visite de cette personne, nous lui tournions le dos pour ne nous entretenir qu'avec son portrait. » (C 34,11)

Certes la foi en la présence réelle ne nous donne pas de contempler le Christ avec les yeux du corps, et cela n'est pas une petite épreuve pour quelqu'un qui voudrait tant le voir. « Sous les apparences du pain et du vin, il reste voilé (littéralement *déguisé, disfrazado*) » (C 34,3)¹⁸. Mais d'une part

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

qu'acte de l'homme, obtienne automatiquement ce résultat. Pour que la prière ait une telle puissance sur Dieu, elle doit se plier, du côté de l'homme, à un certain nombre de conditions que Thérèse nous expose dans ses divers écrits. Nous essaierons de prolonger sa pensée en l'appliquant aux larmes de Madeleine. Pourquoi ces larmes ont-elles eu tant de pouvoir sur le cœur du Christ ?

2.1 La prière de Madeleine rejoint les vues de Dieu sur Lazare

La première condition pour que soient exaucées nos prières d'intercession consiste dans la nature de ce que nous demandons à Dieu pour les autres. Il faut que cela soit bon pour eux. Or n'est bon que ce que Dieu considère comme tel. Ce que Dieu veut, c'est que tous les hommes vivent de sa vie divine. Il ne veut pas la mort du pécheur, mais qu'il vive. Finalement, tout ce que nous pouvons demander à Dieu pour les autres se résume en cet unique objet : qu'ils vivent de la vie divine. Deux questions se posent alors.

Et d'abord, s'il en est ainsi, pourquoi nous fatiguer à préciser l'objet de nos demandes ? Thérèse, de fait, s'est posé la question dans une prière qu'elle adresse au Christ :

« Ne pouviez-vous pas, ô mon Seigneur, vous contenter d'une seule parole (en nous enseignant le Pater) et dire : Donnez-nous, ô Père, ce qui nous convient ? Ô Sagesse Éternelle ! Cette seule parole était suffisante pour vous et pour votre Père... Mais, ô mon Seigneur, vous nous connaissiez ; vous saviez que nous sommes loin de nous conformer à la volonté de votre Père, et qu'il était nécessaire de bien préciser nos demandes... »

Et pourquoi donc cela est-il nécessaire ? Parce que la prière devient le lieu du discernement de ce qui est bon pour nous et

pour les autres, le temps où nous nous efforçons de contempler le dessein de Dieu sur nos frères. En précisant l'objet de nos demandes, continue Thérèse, cela nous oblige à « considérer si ce que nous demandons nous convient, et à ne pas le demander dans le cas contraire. » (C 30,1-2) Thérèse nous confie que, chez elle, par un don de Dieu, ce sens du discernement atteint un très haut degré de développement :

« S'il s'agit de choses que Dieu ne juge pas convenable (pour les autres), je ne puis le prier, malgré mon désir, qu'avec peu d'énergie, d'attention et de ferveur... Au contraire, s'agit-il de grâces que Sa Majesté doit accorder, je vois que je puis les lui demander souvent, même avec beaucoup d'importunité, et s'il m'arrive de n'y pas apporter de sollicitude, on dirait que quelqu'un me le rappelle. » (V 39,5)

Or il est des choses que les hommes peuvent nous charger de demander à Dieu, en leur nom, et qui ne sont pas bonnes pour eux, comme les rentes, la richesse, les honneurs... « Ma conviction intime, dit Thérèse, est que Dieu ne m'écoute jamais lorsque je lui présente de telles suppliques. » (C 1,5)

La deuxième question qui se pose est la suivante : si la seule chose bonne que nous ayons à demander à Dieu pour les autres est en définitive le salut de leur âme, nous est-il interdit de prier pour la santé de leur corps ? Bien sûr que non, puisque le Christ a opéré tant de guérisons corporelles et qu'il a même ressuscité Lazare. Thérèse nous apprend qu'elle aussi a obtenu, grâce à sa prière, de nombreuses guérisons de ce genre. « Cependant, remarque-t-elle, j'ajoute que les guérisons des âmes sont beaucoup plus nombreuses que celles des corps. » (V 39,5)

Ainsi donc, en nous obligeant à découvrir le point de vue de Dieu sur notre prochain, la prière d'intercession purifie et ennoblit l'amour que nous leur portons. Elle nous fait

communier au dessein de Dieu sur le monde.

2.2 Une prière animée d'un intense désir d'être exaucée

Purifié par la contemplation de ce dessein d'amour, notre désir en vient lui aussi à se conformer davantage à celui de Dieu. C'est dire qu'il se transforme en feu sous l'action de l'Esprit Saint. Encore faut-il que nous commencions par l'éveiller en nous. La première chose qui s'impose alors à nous, de toute évidence, lorsque nous prions, c'est que nous pensions à ce que nous demandons. Celui qui se contenterait de répéter distraitemment une formule apprise par cœur manifesterait par le fait même combien son esprit est loin de ses lèvres :

« Quel est l'homme, si inconsidéré qu'il soit, qui voulant demander une grâce à une personne d'un rang élevé, ne songe tout d'abord à la manière de lui présenter sa requête pour lui être agréable et ne la froisser en rien ? » (C 30,1)

« Il ne faut pas que l'on puisse dire de nous que nous parlons sans comprendre ce que nous disons. » (C 24,2)

À l'inverse, il n'est pas nécessaire, il peut même être néfaste, de multiplier les paroles, sous prétexte que nous serons ainsi mieux entendus de Dieu. La prière de Madeleine est un modèle de sobriété :

« Seigneur, si tu avais été là, mon frère ne serait pas mort » (Jn 11,32). Le Christ lui-même nous met en garde contre ce flot de paroles. Thérèse lui fait écho : lorsque nous prions « pour l'Église, pour ceux qui se sont recommandés à nous, pour les âmes du Purgatoire », contentons-nous de jeter de « petites pailles » sur cette « étincelle d'amour » que Dieu allume en nous ; « c'est là, remarque la sainte, une oraison... qui obtient plus que tous les discours de l'entendement. » (V 15,7)

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Jean de la Croix.

- 1578 *Mai* : Le nouveau nonce, Philippe Segá, retire tous ses pouvoirs au P. Gratien.
12 août : Le P. Gratien et Thérèse se rencontrent à Avila.
14 au 15 août : Le P. Jean de la Croix s'enfuit de sa prison.
9 octobre : Les Déchaux se réunissent en chapitre, à Almodovar, contre l'avis de Thérèse
16 octobre : Le nonce Segá annule ce qui a été fait à Almodovar et soumet Déchaux et Déchaussées aux provinciaux chaussés.
- 1579 *1^{er} avril* : Suite à une intervention de Philippe II, le nonce Segá doit changer d'attitude par rapport aux Déchaux. Le P. Angel de Salazar est nommé vicaire général des Déchaux.
6 juin : Vêpres de Pentecôte. Dans l'ermitage de Nazareth, à Saint-Joseph, Thérèse reçoit du Seigneur la consigne des « quatre avis » pour les frères déchaux (R 67).
15 juillet : Le nonce Philippe Segá propose l'érection d'une province séparée pour les Déchaux.
16 au 22 juillet : Thérèse envoie à Don Teutonio de Braganza, devenu évêque d'Evora au Portugal, son manuscrit du *Chemin* révisé pour qu'il le publie.
- 1580 *Janvier* : Le P. Angel de Salazar lui ordonne d'aller fonder un couvent à Villanueva de la Jara car depuis 1576 neuf béates supplient Thérèse de transformer leur ermitage en couvent du Carmel (F 28,8 sv.).
25 février : Thérèse donne l'habit aux béates. Elle reste un mois pour aménager le monastère (F 28,37 sv.).
26 mars : Arrivée à Tolède la veille des Rameaux. Elle profite de ce séjour pour aller voir le Cardinal Gaspar de Quiroga, archevêque de Tolède et Inquisiteur général. Il détient l'autographe de la *Vie*. Le P. Gratien l'accompagne. Elle obtient du Cardinal la permission de fonder à Madrid.
Le P. Angel de Salazar lui donne l'ordre d'aller fonder les monastères de Palencia et de Burgos. Elle envoie le P. Gratien préparer la fondation de Burgos.
22 juin : Bref *Pia Consideratione* qui érige les Carmes déchaux en province séparée.
Août : Thérèse part à Medina puis Valladolid. Là, elle est gravement malade, du catarrhe universel.
29 décembre : Thérèse arrive, épuisée à Palencia, pour la fondation souhaitée par Don Alvaro de Mendoza, évêque du lieu.
- 1581 *3 mars* : Ouverture du chapitre d'érection des Déchaux en province

séparée, à Alcala de Henares.

4 mars : Le P. Gratien est élu provincial. Le chapitre entérine les nouvelles *Constitutions* des sœurs carmélites, élaborées les mois précédent par le Père Gratien sous le contrôle de Thérèse, et après consultation des monastères.

3 juin : Érection du carmel de Soria (F 30).

6 septembre : Thérèse arrive à Saint-Joseph d'Avila où elle est élue prieure le 10 septembre.

Novembre : Pedro de Castro (futur évêque de Lugo et de Ségovie) lit et fait l'éloge de la *Vie* et des *Demeures*.

28 novembre : Jean de la Croix vient chercher Thérèse pour la fondation de Grenade. Thérèse refuse de le suivre, sa présence pour les fondations de Burgos et de Madrid lui paraissant plus nécessaire. Les deux saints ne se reverront pas en ce monde.

1582

2 janvier : Départ d'Avila pour la fondation de Burgos, accompagnée entre autres du P. Gratien, d'Anne de Saint Barthélémy et de sa nièce Teresita.

Pendant le voyage, elle a un début de paralysie, des tremblements, une plaie à vif dans la gorge.

Elle passe par Medina, où la prieure, Alberte Baptiste, est très malade et en danger de mort. Thérèse la bénit et la Mère Alberte se trouve guérie.

20 janvier : Le P. Jean de la Croix et Anne de Jésus fondent le carmel de Grenade. Doña Ana de Peñalosa les aide dans leur entreprise.

26 janvier : Arrivée à Burgos, mais l'archevêque, Don Cristobal Vela, ne donne pas l'autorisation de fonder. Les négociations durent trois mois. Elle loge chez Doña

Catalina de Tolosa, avec les huit carmélites. Elle a une syncope le soir même de son arrivée.

18 avril : Première messe de la fondation à Burgos, avec l'archevêque Don Cristobal Vela. Trois jours après, elle écrit au Cardinal Quiroga, impatiente de fonder à Madrid.

7 mai : Le P. Gratien fait ses adieux à Thérèse

26 juillet : Départ de Burgos avec Teresita et Anne de Saint Barthélémy. Elles passent par Palencia, où elle reste un mois et où la prieure, Isabel de Jésus, lui prodigue tous ses soins. La Mère Isabel de Jésus est l'ancienne novice de Salamanque qui avait provoqué une extase de Thérèse, par son chant : « *Veante mis ojos* » (R 15, 6D 11,8). Elle passe ensuite par Medina, où elle est mal reçue par la prieure, à qui elle a fait une observation sur son gouvernement. Le P. Antoine de Jésus lui demande de partir à Alba de Tormes, où l'appelle la duchesse

d'Albe pour aider par ses prières à l'accouchement de sa belle-fille. Départ de Medina avec le P. Antoine, Teresita, Anne de Saint Barthélémy. La duchesse d'Albe avait envoyé son carrosse. En chemin, ils apprennent la naissance de l'enfant.

20 septembre : Thérèse arrive à Alba, très malade.

29 septembre : Elle a une hémorragie après la messe où elle communie. Aidée par d'autres sœurs, Anne de Saint Barthélémy soigner la mourante.

3 octobre : Thérèse annonce à Anne de Saint Barthélémy que sa mort est proche. Elle demande les sacrements. En voyant arriver le Saint-Sacrement, elle dit : « Mon Seigneur, il est temps de nous mettre en route. Soyez le bienvenu et que se fasse votre volonté ». Le P. Antoine de Jésus la confesse. À ses filles, elle demande pardon ; quand les sœurs lui demandent quelque ultime recommandation, elle leur recommande simplement de très bien garder la Règle et les Constitutions. Elle répète plusieurs fois : « Seigneur, je suis fille de l'Église. »

La nuit du 3 au 4 octobre : Elle redit le psaume 50 « Tu ne refuses pas, Seigneur, un cœur contrit et humilié. »

1614

24 avril : Béatification de Thérèse

1622

12 mars : Canonisation de Thérèse

1970

27 septembre : Paul VI la proclame docteur de l'Église.

Table des matières

Préface

Sigles

« Que rien ne te trouble ! »

Le message de Thérèse de Jésus pour notre temps

De la méditation à l'oraison

La prière de feu selon sainte Thérèse d'Avila

Le souvenir continuuel de l'Ami

Thérèse d'Avila contre la recherche du « vide mental »

La place du Saint-Esprit dans la spiritualité de Thérèse

Oraison et participation à l'Eucharistie selon sainte Thérèse de Jésus

Les larmes de Madeleine et la résurrection de Lazare

La pensée de Thérèse sur la prière d'intercession

Louange à Dieu

Chronologie thérésienne

Table des matières